
THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO
NL

ALLÉGORIE D'UN IMPOT VOLONTAIRE
OU DUNE CAISSE PATRIOTIQUE.



desrais inv. Frussotte Sculp.

*Tout Citoyen se verroit dans le même Miroir
et ce portrait touchant Caracteriseroit à la fois
L'ame, le Cœur et l'esprit français.*

LETTRE AU PEUPLE, OU PROJET D'UNE CAISSE PATRIOTIQUE;

Par une CITOYENNE.



A VIENNE,

Et se trouve A PARIS,

Chez les MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1788.



LETTRE AU PEUPLE.

C'est à vous, Français, que j'écris. C'eſt à vous que je ſoumets mes obſervations ; ce titre me ſuffit pour m'encourager, & il vous ſuffit de le mériter pour m'approuver. Si vous vous laiſſiez toujours guider par le jugement naturel qui vous éclaire, vous ne commettriez jamais d'imprudence.

L'homme eſt ſans doute l'être le plus indéfiniſſable. Supérieur à tous les autres animaux par ſon intelligence, ſa raiſon

& la faculté qu'il a d'étendre ſes lumières, il eſt cependant plus inſenſé & moins humain que les brutes. Il ſemble que la nature, en les privant de nos avantages, leur ait donné en partage une vie paiſible & à l'abri de toutes inquiétudes. Voilà les réflexions que j'ai faites cette nuit à la ſuite d'un trouble que j'ai reſſenti, à l'occaſion d'un bruit confus que j'entendois de toutes parts, & qui enfin, parvenu jusqu'à ma porte, m'a jettée dans une alarme à faire rire tout inſenſé; mais à faire frémir le vrai ſage. Le nombre de ces derniers, malheureuſement pour l'humanité n'eſt pas conſidérable, & par une plus grande fatalité, les conſeils des ſéditieux extravagans influent plus ſur le Peuple, que les ſages avis des gens prudens & des bons Citoyens. Je ne m'arrête point au bruit public; je n'écoute point les propos que l'on tient particulièrement; ſavoir ſi quelque parti puiſſant n'excite point ces joies funeſtes

& ennemies du repos ; mais si l'on n'y porte un prompt remède, peut être le mal deviendra irréparable. On a remarqué que les plus grands troubles excités dans les Etats, étoient souvent provenus des plaisirs effrénés & tumultueux du Peuple. Le Roi n'est point heureux ; ses Sujets ne peuvent pas l'être ; mais tout peut se réparer sous un aussi bon Monarque. Le mal étoit fait avant son avénement au trône. Ou mes connoissances naturelles m'induisent en erreur, ou j'opine comme un sage observateur d'après tout ce que j'ai vu & entendu, que ce *déficit* qui discrédite la France, a pris naissance sous le règne le plus fastueux & le plus florissant. Il s'est augmenté sous Louis XV, Louis XVI n'a pu parer la catastrophe qui s'est manifestée avec l'éclat le plus terrible. Ses Prédécesseurs avoient fait le mal, les uns sans le savoir, les autres volontairement ; & lui, plus malheureux Roi que ses ancêtres, devient-il responsable

de leurs erreurs ? Quelle eſt donc l'injuſtice qui domine actuellement le plus grand nombre des eſprits qui, ſans réfléchir aux moyens qu'on doit prendre pour le bien général, livrent le Peuple à l'impulſion la plus effrénée par des diſcours ou des écrits ſéditieux, qui ne font qu'accroître le mal, & ne peuvent porter aucun remède à nos maux. Ne doit-on pas plutôt s'occuper à un ſoulagement prompt & ſalutaire, que de chercher à prolonger les peines générales ? Il y a une profonde misère dans Paris : l'Ouvrier manque de pain pour donner à ſa femme, à ſes enfans, & il trouve de l'argent pour multiplier ſes plaiſirs, ou plutôt ſes folies & ſes joies extravagantes. Faut-il croire que le Peuple ſoit ſans humanité, non ſans doute ; il ſent la nature plus que celui qui paſſe nonchalamment ſa vie dans des maiſons ſomptueuſes, & ſous des lambris dorés ; mais le Peuple n'a d'autres plaiſirs, me dira-t-on, que de

noyer ſes peines & ſes ſoucis dans la joie qui lui paroît naturelle. Elle eſt naturelle en effet, puiſqu'elle part du cœur ; mais quelle ſuite funeſte ne produit-elle pas dans ces momens ? Et vous, fameux Ecrivains, qui n'avez ſu parler qu'aux Rois, connoiſſez une ambition plus grande, plus pure & plus louable : c'eſt au Peuple que je m'adreſſe : je le prie de me lire avec attention & de juger ſi je penſe en bonne Citoyenne. Sa Majeſté, ſans doute, ne trouvera point mauvais qu'une femme attendrie ſur l'affliction générale, oſe prévenir par ſon preſſentiment des maux encore plus cruels.

Les Arrêts du Roi & du Parlement, remis dans ſes fonctions, les défenſes expreſſes qu'on a faites au Public de s'aſſembler, de s'ameuter & de tirer ni fuſées, ni pétards, devoient être aux yeux du Public des ordres ſacrés ; ces ordres n'étoient impoſés que pour ſon bien, & le Public dans un inſtant ſi

favorable ne s'y conforme pas. Il désobéit à la fois au Parlement, dont il a demandé le rappel avec tant d'acharnement, & au Roi qui vient de le lui accorder. Quelle preuve voulez-vous plus certaine de sa clémence & de sa modération ? Je suis un membre du Public à qui je soumets mes observations ; mais un membre du parti le plus foible : si dans mes réflexions il n'y a point d'énergie, mon sexe m'en justifie ; si mon style est décousu & diffus, mon trouble est mon excuse ; si cette production est sans effet, mon but est louable ; & vous, Public, à qui je la dédie, pourriez-vous me blâmer du motif qui m'encourage & qui a ranimé mes forces.

Rebutée en général de la méchanceté des hommes, ne cherchant qu'à finir mes jours dans une profonde solitude, prête à renoncer à la littérature, délices des imaginations riches & fécondes, tout ce qui sort de mon foible génie doit être considéré comme un fruit que

la nature a cultivé, & que la main des hommes n'a jamais embelli. Ce fruit, je ne le vends pas; peu répandue, ſimple particulière, déſintéreſſée en général pour les honneurs & la fortune; n'ayant que l'ambition, que peut me permettre mon petit mérite dans la carrière dramatique, j'entendois & je voyois tout avec la douleur d'une véritable Citoyenne. Rien, dans ce tems d'inaction & de déſordre, n'auroit excité ma verve. Malheur à ceux dont l'affreux talent eſt de ſemer le poiſon & la diſcorde par leurs écrits ténébreux. Comme je plains ceux qui, contre leur conſcience, vendent leurs éloges au crédit qui veut les acheter! O vérité ſublime! qui m'as toujours guidée, qui ſoutiens mes opinions, ôte-moi les moyens d'écrire, ſi jamais je peux trahir ma conſcience éclairée par ta lumière; mais pardonne-moi, ſi quelquefois enthouſiaſmée par les apparences les plus recommandables, j'ai loué ceux qui

ne méritoient pas de l'être. Un jour, *mes confeſſions* montreront au Public quel fût mon caractère, mon exiſtence, & ma délicateſſe. Si l'envie m'a fait rencontrer ſur mes pas des calomniateurs d'une autorité peu commune, j'en ſerai un jour plus intéreſſante à la poſtérité; ſi l'originalité de mes écrits ne pouvoit pas y prétendre, mes malheurs me rendront peut-être recommandable à tous les hommes, & l'on reconnoîtra qu'une femme qui étoit en tout ſon ouvrage, méritoit non-ſeulement la bienveillance des grands, mais l'eſtime de tous les hommes.

Quel eſt donc le but qui m'a déterminée à écrire cette lettre au Public, & d'y annoncer peut-être avec un peu trop de préambule les réflexions tardives qui ont ſuccédé à mes craintes. Cette nuit, vers les trois heures, un grand nombre de Citoyens ſe ſont tranſportés dans la rue de Vaugirard, faiſant des cris à épou-

vanter tout le quartier, ont tiré plusieurs pétards & fusées, ensuite ils ont frappé à la porte d'un Epicier, avec violence; ils ont forcé cet homme à se mettre tout tremblant à sa fenêtre. Ils lui ont demandé des torches. Le nom seul de torches, dans ce moment, a dû faire trembler tous ceux qui l'ont entendu prononcer. L'Epicier s'est défendu, autant qu'il lui a été possible, d'obéir à cette demande; mais les instances sont devenues si violentes qu'il s'est encore vu forcé de donner les torches qu'on lui demandoit. J'ai d'abord blâmé l'Epicier d'avoir cédé aux instances du Peuple; parce qu'il pouvoit arriver des accidens fâcheux; mais voyant que rien de malheureux n'en étoit provenu, j'ai loué la prudence de cet homme. S'il avoit en effet observé ce que je croyois convenable en ce moment, peut-être en seroit-il survenu un événement funeste.

O Peuple, Citoyens malheureux! écoutez la voix d'une femme juste &

ſenſible. Vous n'êtes heureux qu'autant que vous n'êtes pas obérés. Si vos travaux ſont pénibles, votre ambition eſt modérée : vous ne travaillez que pour nourrir vos femmes, vos enfans qui vous tendent leurs bras languiſſans; & dans ces troubles publics, vous les laiſſez périr peut-être de beſoin ou de douleur. Les vingt-quatre heures que vous perdez ſont un *déficit* dans vos finances, auſſi nuiſible que celui de l'Etat : l'Etat a des reſſources, & vous, vous n'avez que vos bras. Si vous les énervez à des folies, à des veilles, comment retrouverez-vous vos forces & votre courage pour reprendre utilement vos travaux ? Que dis-je ? N'avez-vous que cela à craindre ? Et les batailles ſanglantes qui ſuccèdent toujours à cette joie effrénée ? On eſt forcé d'interpoſer l'autorité, & voilà une boucherie effroyable. Sans vous informer de qui vous prenez la défenſe, vous donnez à corps-perdu dans un chemin d'abîmes que vous aura frayé

un féditieux, un mal-intentionné, un *félon.* La guerre civile peut commencer par-là : la guerre civile ! Ciel ! je frémis de le prononcer ! Quels maux font plus à craindre pour les humains que ce fléau ? Mais, que dis-je ? Rien ne peut amener un événement auffi cruel. La France eft affez plongée dans la détreffe pour qu'on ne cherche pas à accroître fes maux. Si le Parlement tend au bien, comme il a voulu le perfuader dans toutes fes actions, il fera effectué par les lumières des Etats-Généraux ; mais ce que tout fage Citoyen ne peut fe diffimuler ni révoquer en doute, c'eft la bonté & la clémence de Sa Majefté.

Les clameurs publiques demandent le changement des Miniftres ; le Roi, bon & bienfaifant pour fon Peuple, cède à vos défirs. Il reconnoît que perfonne n'eft plus propre à réparer le défordre des Finances que M. Neker ; il ne balance pas à lui confier de nouveau la charge du tréfor de l'Etat ; & quoi-

que ce ſoit une juſtice rendue à la probité, aux vertus, aux talens de M. Neker, il y avoit long-temps qu'on n'avoit vu un Roi rappeller un Miniſtre diſgracié ſous ſon règne.

O bonté paternelle, qui doit enflammer le cœur de tout bon Français! Avant le rappel de ce grand homme, avant le rétabliſſement du Parlement, j'étois livrée à l'impulſion générale. Qu'il eſt aiſé de voir & de croire le mal! Mais lorſque je me repréſente qu'un Roi tout-puiſſant peut uſer de toute ſon autorité, & lancer la foudre à la plus petite déſobéiſſance, je me ſens pénétrée d'un zèle qui porte à l'admiration, & qui paſſe à l'enthouſiaſme pour une ſi grande clémence & modération. Cette même admiration préſente à mes yeux le véritable caractère Français; je reconnoîs que s'il ne régnoit plus dans la Nation, l'État ſeroit perdu; mais quand je penſe que ce nom ſacré eſt ineffaçable, ainſi que l'amour dont chaque Sujet eſt en-

flammé pour ſon Maître, le ſang patriotique qui circule dans mes veines, me ſuggère l'accompliſſement du moyen dont je déſire voir la Nation occupée.

Ce moyen, voici comme je le préſente : ce n'eſt qu'avec mes forces que je puis le propoſer ; mais s'il étoit praticable, quelque foibleſſe que je miſſe en le préſentant, il n'en ſeroit pas moins accueilli. Quel eſt donc ce moyen que je trouverois convenable à libérer les dettes de l'Etat ? Ce ſeroit, il me ſemble, un impôt volontaire, dont la Nation s'applaudiroit ; & cette action mémorable du cœur François paſſeroit à la poſtérité, & formeroit l'époque la plus ſingulière & la plus remarquable des annales de la Monarchie.

On a déjà pu reconnoître quel étoit mon but ; ainſi comme Françoiſe & bonne Citoyenne, j'ai droit de communiquer mes idées à mes Compatriotes. En cauſant ſur cet objet avec des Citoyens auſſi zélés que moi pour le bien de la

Nation, & qui ont adopté mon projet; j'ai appris d'une de ces personnes, que j'avois été devancée, pour cette bonne intention, dans un ouvrage qui porte pour titre, l'Etat libéré. Je me le suis bien vîte procuré; j'ai reconnu dans cet écrit bienfaisant une foule de moyens salutaires. Ne possédant pas les lumières de cet Auteur, & ne voulant pas profiter de l'avantage qu'il a sur moi d'avoir conçu le premier mon projet, je ne dois m'attribuer que le mérite de m'être rencontrée avec lui.

Ah! sans doute, dans ce moment de détresse, tous les véritables Français pensent de même. Je vais donc communiquer mes idées, & les rendre aussi claires qu'il est en mon pouvoir de m'exprimer, en simplifiant les moyens de leur exécution. Quelques têtes mal organisées prétendent que ce seroit la honte de l'Etat que d'en venir à cet expédient; moi, je prétends au contraire que c'en seroit la gloire. Un fils peut-il

il rougir de recevoir des bienfaits de son père ? L'amour-propre d'un père peut-il être offensé ne recevant des dons purs de ses enfans ? Le Roi est comme un père, dont les affaires sont dérangées; il est donc de l'honneur de ses enfans & de leur amour, ainsi que de leur respect, de voler volontairement au secours de ce père malheureux. Le mal est fait, il faut un remède; mais non tel que celui qu'offre cet Ecrivain cynique, dont les coupables avis viennent de subir le châtiment que méritent des conseils aussi pernicieux.

Le Roi, pour réparer la détresse de ses finances, & pour faire honneur à ses engagemens, demande des impôts; le Parlement qui sent que le peuple est obéré, s'y refuse : ces alternatives de demandes & de refus aggravant le mal & ne le réparant pas, un impôt volontaire.... un impôt volontaire au nom de la Nation, & la Nation se signalera. Les dégâts que la grêle a occasionnés dans

les champs au moment de la récolte; & les ſecours généreux qu'on y a apportés, ſont la preuve la plus authentique de ce que j'avance. Je vais prendre depuis les forts de la halle, & remonter indiſtinctement juſqu'aux claſſes les plus élevées, tout ce qui porte le nom de Français concourra au ſalut de l'Etat. Les caiſſes propres à recevoir les ſommes offertes au Roi gratuitement de la part de ſes ſujets ſeront ſacrées, & il ne ſera donné des ordonnances ſur ce tréſor que pour liquider les dettes de l'Etat, ſans qu'on puiſſe en faire ſortir aucune ſomme, ſous quelque prétexte, ou pour quelque genre de ſpéculation que ce ſoit; je voudrois, pour aſſurer l'ordre & la fidélité de cette adminiſtration, que chaque Intendant des Provinces fût chargé d'une caiſſe publique, de même que l'Intendant de la Généralité de Paris, fût chargé de celle de la Capitale; chaque Citoyen qui apporteroit à cette Caiſſe, ſuivant

ſes moyens, le tribut qu'il auroit bien voulu s'impoſer, mettroit ſon nom ſur le regiſtre, en bas de la ſomme qu'il auroit remiſe à la Caiſſe publique. Avec cette précaution, on ſeroit à l'abri de craindre la malverſation; on ſe rendroit compte mutuellement; tout Citoyen ſe verroit dans le même miroir, & ce portrait touchant caractériſeroit à la fois l'ame, le cœur & l'eſprit François.

L'homme de la halle, ainſi que la femme de charge éprouveroient une ſatisfaction ſans égale de voir leur nom à côté de celui d'un Prince du Sang: allons, mes amis, ſe diroient-ils enſemble, nous boirons moins de *rogome*, nous irons plus rarement à la *guinguette*, pour porter quelques ſols tous les mois à notre bon Roi, qui, ſans papier *timbré* ni Soldats, *la bayonnette au bout du fuſil*, nous ſaura bon gré de cet effort patriotique; les autres Nations ne nous reprocheront pas d'avoir abandonné notre Roi; & quand nous aurons tout payé,

il nous rendra à ſon tour tout ce qui dépendra de lui pour nous rendre notre vie tranquille & paiſible. Ah ! ſi le peuple me lit, comme je l'eſpère, il reconnoîtra encore que s'il trouve de l'argent pour acheter de la poudre, des fuſées (plaiſirs toujours dangereux), il en trouvera pour celui qui rendra ſes jours fortunés, & ceux de ſes enfans, en ſouffrant encore quelques mois de plus. Le Cordonnier, le Tailleur, le Perruquier, le Marchand de toute eſpèce voyant que tout eſt dans l'inaction, que le commerce eſt preſqu'anéanti, fera des réſerves dans l'eſpoir bien placé, que quand l'État ſera moins obéré, tout refleurira : les vieux célibataires qui jouiſſent d'une fortune, pour voir leur nom ſur la liſte des vrais François, ouvriront leur tréſor à l'État. Quant aux Prêtres & aux Moines, & autres perſonnes de ce caractère, je dois expoſer quelques réflexions à part : détachés du faſte du monde, diſpenſés de recevoir

la ſociété, Miniſtres de la paix & ſoutiens de l'Égliſe, ſans doute ils s'empreſſeront à mettre leurs noms à la tête de la liſte où ſeront conſignés ceux des Bienfaiteurs de la Nation. Accoutumés à s'impoſer des privations volontaires, pour remplir les devoirs que leur impoſe le genre de vie qu'ils ont embraſſé, quelques privations de plus ne leur coûteront pas pour contribuer, en leur qualité de Citoyens, à acquitter la dette nationale. Ceux qui ſe trouveront revêtus de grandes Abbayes & de gros Prieurés, vraiſemblablement rendront au Roi ce qu'ils lui doivent, tant par religion, que par reconnoiſſance.

Les Spectacles, qui, malgré la détreſſe de l'État & du Peuple, ſont toujours courus avec la même fureur, ne contribueront pas pour peu, j'oſe l'aſſurer, de la part des Comédiens, ainſi que du public, à remplir la caiſſe que je propoſe; & comme dit l'Auteur de *l'État libéré*, le jour de repréſenta-

tion, qui ſera intitulé, le *Spectacle Patriotique*, ſera un jour de fête & de gala pour les François. Quant aux Princes, Seigneurs & riches Particuliers, tous concourront à l'impôt volontaire ; mais pour mieux le caractériſer, il faut lui donner un titre qui lui convienne ; je voudrois qu'on le nommât *l'Impôt Patriotique* : il n'y auroit point juſqu'à la Penſionnaire de Couvent, qui ne fît des réſerves & ne voulût avoir part à cet impôt. Ah ! combien de jeunes gens ſe ſignaleroient dans cette liſte, qui devroit ſortir tous les mois, juſqu'à la liquidation des dettes de l'État. Deux jeunes gens que l'hymen uniroit, ne croiroient pas leur mariage heureux, s'ils n'envoyoient à cette Caiſſe ; celui qui acquerroit une place ou obtiendroit une grâce, penſeroit de même. Un héritier apporteroit une part de ſon héritage ; un joueur même, ſon gain à la Caiſſe patriotique. Oui, j'oſe opiner ainſi & d'après mes ſentimens, juger de tous mes Concitoyens.

Après les avoir enflâmés de l'amour de la Patrie, dont je me sens pénétrée, je puis encore porter mes vues jusqu'au pied du Trône, & rappeller au Roi la promesse auguste qu'il fit à son Peuple en ceignant son front du diadême, de veiller sans cesse au bonheur de ses Sujets; ses desirs ont été traversés; le sort, maître du Monde, des Peuples & des Rois, en a décidé autrement; mais ce sort contraire ne peut empêcher de réparer les fautes, les abus, quand on a reconnu qu'ils ont produit un mal universel : le Roi, bon naturellement & bienfaisant, vérité qu'on peut manifester sans être accusé d'enthousiasme ni soupçonné d'adulation, Sa Majesté, toujours veillant au bonheur de ses Peuples, mais jusqu'ici contrariée dans ses vues, voyant ce nouvel effort de ses Sujets, qui contribuera au salut de l'Etat, & suivant les mouvemens de sa bonté naturelle, se résoudra sans peine aux plus grands sacrifices; toutes les

finances qui s'employent à des depenſes infructueuſes devroient être réformées & envoyées annuellement à la Caiſſe patriotique. Je ne ſuis point aſſez verſée dans ces parties pour indiquer ces réformes ; mais une qui m'offuſque, & qui ſe préſente ſans ceſſe à mes yeux, me prouve qu'il y en a bien d'autres auſſi inutiles. L'Ecole de chant, par exemple, & de déclamation, qui coûte peut-être 100,000 liv. par an au Roi, ces 100,000 liv. ne ſeroient point déplacées à la Caiſſe patriotique, & produiroient beaucoup plus de bien que les Eleves qui ſortent de cette Ecole, & qui ne contribuent en rien au bien de l'Etat.

J'aime la Comédie, c'eſt l'école du monde ; mais quiconque va recevoir des leçons, s'il n'a point de ſenſibilité, ne ſent rien, ne fait jamais rien ; l'*eſprit ne ſe donne pas*, dit-on, il peut cependant s'orner ; mais le ſentiment ne fait jamais de progrès, ſi on ne le tient pas

de la nature. L'art peut bien former des automates dont il dirigera les mouvemens & notera les accens; mais il ne pourra jamais produire des Acteurs doués du génie néceſſaire pour s'élever au ſublime de l'art de la déclamation. Pour donner la preuve de ce que j'avance, il me ſuffira de nommer les Acteurs célebres qui ſe ſont immortaliſés & ceux qui vivent de nos jours; aſſurément ces fameux Comédiens n'ont point été à l'école, & je doute fort que jamais ces Ecoliers montent au degré de leurs Maîtres. *Le Kain*, Mlles *Clairon*, *Gauſſin*, *Dumeſnil*, MM. *Préville*, *Molé*, Madame *Préville*, Madame *Belcourt*, Madame *Veſtris*, Meſdemoiſelles *Sainval*, *Raucourt*, *Contat*, M. *Fleury*, tous ces Acteurs & Actrices recommandables par leurs talens, ont-ils pris des leçons de l'Ecole ? Pour l'Opéra & la Comédie Italienne, Meſdemoiſelles Arnoult, le Vaſſeur, MM. le Gros, Larrivée, Madame Favart, Madame la

Ruette, M. Carlin, M. Cailleau, M. Clairval & Madame Dugazon, ces Acteurs & Actrices, aussi précieux que tous ceux que j'ai nommés, ont-ils pris des leçons de l'Ecole ? & ce fameux Garrick!... C'est donc une dépense inutile pour le Public ainsi que pour l'Etat. D'après cette remarque, on en peut faire d'autres avec des points de vue plus étendus que les miens; mon avis ne seroit point qu'on fît aucune réforme dans la Maison du Roi; le Souverain doit non-seulement inspirer à ses Sujets le respect & la vénération par la splendeur qui l'environne; mais encore la montrer aux yeux des peuples étrangers avec un éclat propre à leur donner la plus haute idée des ressources de la Nation. La Cour de France a été de tous les temps la première Cour de l'Europe; si l'on obscurcit trop son lustre, elle n'est plus la Cour de France, tout véritable Français reconnoîtra encore cette vérité, qu'il entre essentiellement dans

la politique de la Monarchie de ſoutenir le Trône au point où il s'eſt élevé. Les Finances qu'on retireroit d'une réforme faite dans la Maiſon du Souverain, il en réſulteroit bien moins de fruit que de la réforme de ces abus particuliers, ſur leſquels on peut faire main-baſſe ſans nuire à perſonne.

L'excès du luxe que mon ſexe porte aujourd'hui juſqu'à la frénéſie, ceſſera à l'ouverture de la *Caiſſe Patriotique*: au lieu d'acheter dix chapeaux de différentes tournures, les femmes eſſentielles, quoique jolies femmes, car la beauté n'exclud pas la raiſon & l'amour de ſon pays: ces femmes, dis-je, ſe contenteront d'un ou de deux chapeaux de bon goût, & l'excédent ſera envoyé à cette Caiſſe.

La Reine, qui a manifeſté ſon vrai caractère en s'empreſſant de ſolliciter le rappel de M. Necker, & qui l'a elle-même préſenté à Sa Majeſté, comme l'eſpoir unique de la France en ces

temps de calamités ; la Reine, dis-je, a montré par la joie qu'elle a manifestée dans cette occasion, que les Français n'ont jamais cessé de lui être chers. Qui peut douter qu'elle ne fasse sur ses Finances les plus grandes réserves pour augmenter les fonds de cette Caisse Patriotique ? & la Nation enchantée de voir M. Necker à la tête des Finances, lui donnera les moyens de remettre tout dans le bon ordre, & la preuve la plus convaincante de son estime & de sa confiance pour ses lumières & ses vertus.

Les Etats-Généraux peut-être trouveront d'autres moyens ; mais quelque soient les ressources dont leur sagesse fera usage, ils ne pourront trouver déplacés les conseils d'une femme qui, en dépit de la légéreté naturelle à son sexe, n'en a pas moins de bonnes vues ; ce sexe, qu'on se plaît tant à accuser de frivolité, n'en a pas moins en général des idées souvent ingénieuses, & que les Sages ne dédaignent pas tout-à-fait :

ils en profitent même quelquefois, & ont la vertu d'en convenir. Quant au fat, au petit-maître, à l'inconſéquent, & juſqu'au pédant, la femme eſt à leurs yeux un être inutile dans la ſociété : mais que m'importent les clameurs de ces hommes encore plus inutiles que des femmelettes ; mon but eſt louable, mon projet eſt bon, & rien ne peut me détourner du ſentier que je me ſuis frayé. C'eſt au Peuple à qui je propoſe mon projet, c'eſt au Parlement à qui je demande s'il eſt déplacé, & aux Etats-Généraux s'il eſt louable. Si je me trompe, j'en demande pardon au Public, & voilà mon amende honorable faite dans les règles ; le Ciel m'a déjà pardonné, puiſque c'eſt lui qui m'inſpire, du moins je le penſe ; car enfin, je ne puis me refuſer de reconnoître que lorſqu'on poſsède un cœur vrai, une ame pure, un caractère droit, on ne peut avoir de mauvaiſes intentions, & qu'enfin, ſi les hommes penſent, les

uns bien, les autres mal, les cauſes qui les animent doivent être différentes; ainſi, je crois que celle qui m'anime eſt la bonne cauſe, & qu'elle part directement d'un être bienſaiſant; ſi j'écris mal, je penſe bien : ſans doute on trouvera mon ſtyle peu correct & plus naïf qu'éloquent; mais quand je poſſéderois l'art d'écrire comme Voltaire, je le négligerois pour montrer la vérité, pour parler au cœur. Il ne s'agit point de phraſes, quand le ſentiment eſt pur, il n'a pas beſoin de ton emphatique.

O Français ! véritables Français, connoiſſez mon ame toute entière : ce n'eſt point par ambition que j'écris cette épître ; le bien ſeul de ma Patrie, & l'amour & le reſpect que j'ai pour mon Roi, ont ſeuls excité ma verve, que dis-je ? peut-être en aurais-je étouffé les mouvemens, ſi le trouble que j'ai reſſenti, le 26 de ce mois, ne m'avoit diſpoſée à rendre mes idées publiques ; mais qu'elles ſoient conſidérées ou re-

jettées, le but ſera toujours cher aux yeux de ma Nation; c'eſt-là du moins mon eſpérance: ſi j'étois aſſez heureuſe pour en voir l'accompliſſement, ſans doute ma récompenſe ſeroit trop grande. Pour que je ne ſois pas accuſée ou ſoupçonnée d'une ambition démeſurée, je tairai mon nom, il deviendroit trop fameux, ſi mon épître produiſoit quelque bon effet. Moi-même je craindrois de m'énorgueillir & d'empoiſonner la ſimplicité dont la nature m'a douée. C'eſt avec ces ſentimens de fraternité, que je ſuis pour tous mes Compatriotes, la plus zélée & la plus ſincère Citoyenne.

F I N.